

l'obligation d'avoir bien voulu accepter mes bienfaits!

Le talent et la réputation de Lavigne furent dans tout leur éclat pendant les dernières années de l'Empire. Je le voyais habituellement dans les principaux salons de l'époque, j'y retrouvais aussi avec plaisir un compositeur d'un grand talent, qui est resté une des illustrations de l'Opéra-Comique, je veux parler de Nicolo. Il s'établit promptement entre nous les relations les plus amicales.

Nicolo, en collaboration avec Etienne, a enrichi notre scène lyrique d'une foule de délicieuses productions, dont le charme n'a point vieilli. Qui n'a revu et applaudi cent fois *Joconde*, *Cendrillon*, *le Rossignol*, *Jeannot et Collin*, etc? Nicolo était un de ces faciles et brillants génies qui, dès leur apparition dans le monde des arts ont le privilège de conquérir tous les suffrages. Imagination vive, nature éminemment méridionale, il avait ses caprices, ses bizarreries; à ce propos, nous citerons le trait suivant.

Echauffé par l'ardeur du travail, Nicolo tomba sérieusement malade, garda le lit, et toute application lui fut interdite par son médecin. Au bout de quelques temps, il devint morne et taciturne, la présence même de ses amis semblait l'importuner. Cet état dura douze jours, après lesquels, dans un moment où il se trouvait seul avec Etienne, il lui avoua que, pendant ces douze jours, il avait fait un opéra sur un poème que le spirituel écrivain lui avait confié quelques mois auparavant. Etienne le crut fou. Alors Nicolo, tirant de ses draps un monceau de feuilles de papier, lui prouva qu'il disait vrai, et c'est ainsi, au milieu du délire de la fièvre, que fut composée *la Lampe merveilleuse*, un des ouvrages les plus charmants dont les dilettantes aient gardé le souvenir.

Nicolo était le plus doux et le plus bienveillant des hommes, on sent cela quand on voit représenter ses ouvrages, ils respirent partout les sentiments délicats, ils portent un caractère de naïveté comique et de bonhomie charmante. Nicolo a une manière tellement individuelle, si peu imitée et si peu imitable, toutes ses inspirations semblent si bien l'effet de l'instinct, et non le résultat de l'effort, que tous les gens de goût l'ont toujours considéré comme un homme de génie, c'est-à-dire comme un de ces hommes rares qui, ayant rencontré leur vrai milieu, ne se sont point créés une vocation factice, et ont fait irrésistiblement la seule chose à laquelle la nature les eût prédestinés.

XVI

A la mémoire de la reine Hortense.

— o —

On ne peut sans être saisi d'admiration et de respect prononcer ce nom glorieux de la reine Hortense, qui porte des souvenirs si profondément empreints de poésie! Elle avait cette puissante éloquence qui donne le génie des arts, elle était deux fois reine. Sa vie, son cœur, son esprit, se reflètent dans les pages qu'elle a laissées, et lorsque les vivants, qui ont suivi avec une sorte d'enthousiasme les phases si diverses de cette vie royale, honorée et admirée, ne seront plus là pour parler de ses joies et de ses infortunes, on retrouvera son caractère élevé et les sentiments de sa grande âme dans les œuvres que ses amis ont conservées à la postérité.

Il me souvient d'avoir traversé à tire d'ailes le mélancolique lac de Constance. On me montrait avec un bonheur empressé les lieux où la reine venait, assise sur son yacht, surprendre les beautés de la nature. Elle passait de longues heures à contempler les spectacles éternellement beaux que la main de Dieu a semés dans ces contrées souverainement pittoresques. Elle retraçait avec ses pinceaux l'aspect des lointaines montagnes du Tyrol qui s'étalent en rubans de neiges au-dessus des flots bleus; elle avait esquissé sur un album tous ces paysages capricieux qui longent le lac et s'étendent sans fin des vallées aux collines. Le soir elle revenait encore, et pour adoucir les longues heures de l'exil,

elle se laissait bercer en rêvant au bruit des douces sérénades. La musique suivait le yacht, et les barques voisines venaient se grouper autour des chanteurs et de l'orchestre. C'était plaisir d'entendre avec quelle sincère effusion de tendresse les habitants de Constance racontaient ce pèlerinage poétique de la reine Hortense à travers les charmants oasis de la Suisse.

C'est là surtout que la reine s'est livrée à tous les charmes de la composition musicale. L'inspiration lui arrivait comme la voix au rossignol, elle se mettait au piano et improvisait les plus fraîches et les plus ravissantes mélodies. Puis elle les donnait sans les compter à ses amis, si bien qu'aujourd'hui tous ses fidèles, et ils sont nombreux, mettent au grand jour, avec un juste orgueil, ces fleurs mélodiques dont la reine a embaumé leurs albums. Ces poèmes du cœur, si frais, si délicats, si élégants, si finement colorés, ne sont pas faits pour les émotions d'une grande foule réunie dans une grande salle. Il faut les entendre au salon, dans l'intimité, de près, la main sur le front: ce sont des inspirations dont on ne doit pas perdre un murmure, des fleurs mélodiques écloses à la lumière du printemps.

Les compositions posthumes de la reine Hortense ont chacune leur cachet, et nous ne saurions dire celle que l'on voudrait écouter de préférence. *M'entends-tu?* est d'une délicieuse simplicité; les *Rêves d'amour* ont un caractère plus animé: c'est une romance d'un beau sentiment, qui, tout en étant dramatique, n'affecte pas le style théâtral. *Peu connue, peu troublée* a une teinte mystérieuse, un tour romanesque d'un charme inexprimable. Voici un petit chef-d'œuvre de sensibilité mélodique, *une Larme*, tel est son titre: on ne saurait mieux trouver pour frapper droit au cœur. *Le Lai de l'evil* respire l'amour de la patrie et a une noble fierté. *M'oublieras-tu?* est empreinte d'une profonde tristesse, en écoutant cette mélodie inspirée, on sent les larmes tourner sous les paupières. Citons aussi *Autre ne seis*, ballade qui a toute l'allure et toute l'originalité des belles chansons du moyen âge.

Et pendant que ces douze chants de la reine Hortense étaient collectionnés par M. le comte de la Garde, d'autres amis se livraient à toutes les recherches pour grouper dans un recueil les œuvres musicales que la reine avait disséminées en France, en Angleterre, en Suisse et en Italie. Ils avaient à cœur de faire un livre complet. Il a fallu du temps pour les trouver, ces douces poésies d'une lyre qui vibre toujours. Elles portent toutes la signature de l'auguste princesse de Saint-Leu. Il y a, entre autres, deux chansons de Béranger, *le Cosaque* et *l'Ombre d'Anacréon*, de l'effet le plus saisissant. Toutes ces mélodies, qui formeront le recueil le plus complet peut-être et le plus intéressant de ce temps, se font remarquer par une variété de motifs qui semblent sortir d'une source intarissable. Rien n'est d'une expression plus vraie et plus aimable que les chants de *l'Attente*, *Ne m'oubliez pas*, *la Mélancolie*, *Je n'ai que mon cœur à donner*, *Regret d'absence*. Mais un chef-d'œuvre que les plus grands maîtres de l'art voudraient signer, ce sont les *Regrets d'une mère*. En écoutant cette dramatique mélodie du plus beau style, on sent le frisson passer dans tout le corps, l'émotion vous gagne. On ne saurait rendre l'amour maternel avec une plus poignante vérité. Sur des paroles de Casimir Delavigne, *Adieu patrie?* la reine Hortense a écrit une de ces plantes brûlantes dont on ne peut décrire l'effet. Il y a encore un quatuor, *Fuyez loin de ces bords!* qui est d'une facture très-originale et d'une merveilleuse distinction.

La publication récente de ce livre mélodique est un monument élevé à la gloire de la grande reine qui a fait rayonner avec tant d'éclat, dans le monde des arts, l'aurole de la poésie, et dont le nom sera éternisé par ce beau chant devenu national: *Partant pour la Syrie*.